

CONTRE-PORTRAIT

— Discours —

JEAN-BAPTISTE BERNADOTTE

ou la fabrique d'un mythe

Rambarde Knight

Discours lu en séance publique

I. — SALVE D'OUVERTURE : LE HÉROS QU'ON VOUS A VENDU

Il est le soldat du peuple devenu roi. Il est le Gascon aux semelles de vent qui s'arracha de la boue béarnaise pour aller ceindre la couronne des Vikings. Il est le libéral, le moderne, le pacificateur de la Scandinavie. Il est le loyal serviteur de la France, élevé par ses mérites seuls au sommet de la gloire. Il est l'homme dont la dynastie règne encore aujourd'hui sur Stockholm. On lui élève des statues. On lui ouvre des musées. On grave son profil sur les médailles commémoratives. On célèbre, avec une ardeur d'autant plus suspecte qu'elle n'est jamais troublée par le doute, l'épopée de Jean-Baptiste Bernadotte, fils d'un modeste procureur de Pau, maréchal d'Empire et roi de Suède.

Voilà la légende. Voilà le portrait officiel. Voilà ce que l'histoire officieuse, lissée par des générations de biographes complaisant aux dynasties régnantes, vous a servi depuis deux siècles comme une vérité d'Évangile.

Mensonge.

Non pas mensonge total, comme il en existe peu en histoire — car les grands faussaires savent toujours glisser une part de vérité dans leur comère pour la rendre avalable. Non. Mensonge partiel, mensonge par omission, mensonge par arrangement des faits, mensonge par glorification complaisante d'un homme dont les contemporains les plus lucides, y compris parmi ses frères d'armes, n'hésitaient pas à dénoncer les inconséquences, les défaillances militaires, les ambitions person'elles démesurées, et ce qu'il faut bien appeler — sans ambages et sans peur d'être inconvenant — une trahison.

C'est cette trahison-là, dans toute sa complexité, dans toute sa nuance, dans toute son humanité même, que nous allons étudier ce soir. Non pour jouir de l'avilissement d'un homme — ce serait facile et vulgaire. Mais parce que la mémoire d'une nation exige qu'on ne fabrique point des saints là où il n'y a eu que des hommes ; parce que la vérité historique est une obligation morale autant qu'intellectuelle ; et parce que les mythes, quand ils sont mal fabriqués, ont cette fâcheuse tendance à ressurgir en politique, déguisés en modèles.



II. — QUI EST JEAN-BAPTISTE BERNADOTTE ? CONTEXTE ET FORMATION D'UN AMBITIEUX

Commençons par le commencement, ce que les panégyristes oublient trop souvent de faire. **Jean-Baptiste Jules Bernadotte naît le 26 janvier 1763 à Pau**, dans le Béarn, fils d'Henri Bernadotte, avocat et procureur du roi dans un tribunal de province. Son père, d'une fortune si mince qu'il dut attendre l'âge de quarante-trois ans pour se marier, meurt prématurément, laissant le jeune Jean-Baptiste orphelin avant ses dix-sept ans. On est loin de la misère noire, mais on est loin aussi de l'aisance. Il est de ceux que la Révolution va cueillir dans un relatif dénûment de perspectives — un sergent en 1789, voilà où en est ce futur maréchal au déclenchement du monde nouveau.

Et c'est ici qu'il faut s'arrêter un instant pour situer l'époque. La France de la fin du XVIII^e siècle ne ressemble en rien à ce qu'elle sera ensuite. C'est un pays de vingt-huit millions d'âmes, une monarchie catholique absolue autrefois puissante, aujourd'hui épuisée par une dette insupportable et une aristocratie aveugle à sa propre déchéance. La Révolution de 1789 n'est pas l'aboutissement d'une simple crise financière : c'est l'explosion d'un système féodal archaïque contre lequel les Lumières ont passé trente ans à lever les esprits. Quand les événements s'accélèrent, les *Beardless* de l'armée royale — ces sous-officiers bloqués par le plancher de verre nobiliaire depuis les ordonnances de Ségur de 1781 — se retrouvent propulsés par la méritocratie nouvelle à des hauteurs inespérées.

Bernadotte est de ceux-là. Il embrasse les idéaux révolutionnaires avec la ferveur de qui n'a rien à perdre et tout à gagner. Général de brigade en 1794, général de division en 1797, il sert en Italie où il croise un certain Bonaparte. On le dit vaillant, chaleureux avec ses soldats, disposé à l'effort. Il a cette faconde méridionale, ce don de la parole qui en Gascogne tient lieu parfois de talent véritable. Ses hommes l'aiment. Ses chefs, eux, sont plus réservés.

C'est déjà significatif. Car dans la grande cour des généraux républicains, Bernadotte joue à un double jeu qui sera toute sa marque : celui qui courtise tout le monde sans jamais s'engager franchement pour personne. **L'homme du système double** — ou, pour parler sans ménagement, l'homme de l'ambiguïté permanente.

Il épouse en 1798 **Désirée Clary**, ancienne fiancée de Bonaparte et sur sœur Julie était femme de Joseph Bonaparte. Ce mariage n'est pas anodin : il n'est pas exactement un calcul froid non plus, mais il crée entre Bernadotte et la famille Bonaparte un réseau de liens qui va décider

d'une bonne part de sa carrière ultérieure. C'est ce lien familial — et non le mérite militaire, comme nous le verrons — qui lui vaudra d'échapper maintes fois à la dis grâce méritée.



III. — L'HOMME DE GUERRE : LE BILAN ACCABLANT

On vous a dit que Bernadotte était un grand chef de guerre. L'histoire officielle des bicentennaires, toujours prompte à orner les médaillons commémoratifs, insiste sur sa vaillance républicaine, son élévation au maréchalat, ses succès à Gross-Beren et à Dennewitz en 1813. Ce que l'on omet — par décence dynastique, peut-être, ou par paresse intellectuelle — c'est le bilan réel de cet homme dans les grandes batailles de l'Empire.

Ce bilan, établissons-le froidement, avec les sources de l'époque.

Austerlitz, 2 décembre 1805. Jean-Baptiste Bernadotte commande le 1^{er} corps d'armée. Il n'y jouera qu'un rôle effacé, sans aucun fait d'armes digne d'être mémorisé. La victoire revient à Davout, à Soult, à la génie combinatoire de Napoléon. Bernadotte est à Austerlitz comme on est au défilé du 14 juillet : présent, mais spectateur.

Auerstaedt, 14 octobre 1806. Et là, messieurs, nous entrons dans le vif de l'affaire. C'est la journée la plus désastreuse de la carrière militaire de Bernadotte — et peut-être la plus significative de son caractère. Napoléon a ordonné une manœuvre en tenaille contre l'armée prussienne. D'un côté, lui-même à Iéna. De l'autre, le III^e corps du maréchal Davout, qui doit fixer l'aile gauche prussienne. Bernadotte, avec son 1^{er} corps, se trouve en position centrale : il peut secourir Davout sur l'un ou l'autre des champs de bataille. Il ne fait ni l'un ni l'autre.

Davout se bat seul contre le gros de l'armée prussienne. Vingt-six mille hommes contre soixante mille. Il vaincra — ce qui fait d'Auerstaedt un des plus éclatants exploits militaires de l'histoire de France. Mais ce miracle n'a pas lieu grâce à Bernadotte : il a lieu **malgré** lui.

« À Iéna, Davout s'est battu seul contre l'armée prussienne, mais ce ne fut pas de ma faute. Bernadotte était en mesure de le soulager, mais je crois que dès cette époque il trahissait, quel que fût son motif : républicanisme ou simple jalousie de ce que Soult et Davout avaient de plus beaux corps d'armée. » — **Napoléon Bonaparte, à Sainte-Hélène — Cahiers du général Bertrand, Tome II, p. 176**

Voilà ce que dit l'Empereur à Sainte-Hélène, longtemps après les événements, avec tout le recul de la défaite et de l'exil. Que pense-t-on, à l'époque, à chaud ? Le maréchal Davout lui-même, homme de rigueur quasi prussienne dans sa conception du devoir militaire, ne pardonnera jamais à Bernadotte ce qu'il considère — avec raison — comme un manquement caractérisé. La haine entre les deux hommes sera tenace, profonde, et — notons-le — significative : elle n'a pu naître que d'une offense réelle.

L'historien de Napoléon **Jean Tulard**, dans une contribution intitulée *La trahison des maréchaux* (Revue de la Société Française d'Histoire Militaire, 2014), note que Bernadotte échappe de peu au conseil de guerre pour cette faute, sauvé encore une fois par ses attaches familiales avec la maison Bonaparte.

Eylau, février 1807. Bernadotte, convoqué à la bataille, arrive avec quarante-huit heures de retard. Quarante-huit heures — dans une époque où chaque heure pouvait faire basculer le destin d'une armée. Encore une fois, Napoléon le réprimande. Encore une fois, Bernadotte survit à sa propre négligence.

Wagram, 5-6 juillet 1809. C'est le coup de trop. Bernadotte commande le IX^e corps, composé en bonne part de Saxons. Sous pression autrichienne, ces troupes cèdent du terrain. La débandade est réelle. Bernadotte rédige alors un « ordre du jour ronflant » — les sources de l'époque emploient exactement ce mot — dans lequel il attribue à ses Saxons tout le mérite de la victoire. C'est faux, et c'est insolent. Napoléon, à bout de patience, lui retire son commandement sur-le-champ. Il ne commandera plus jamais en chef sous l'Empire français.

L'Encyclopædia Universalis, source sérieuse et peu suspecte de sympathie bonapartiste, écrit noir sur blanc : « Les principaux exploits militaires de Bernadotte dans les années glorieuses sont : en 1805, il ne sert que peu à Austerlitz ; en 1806, il reste inactif à quelques kilomètres d'Auerstaedt où Davout, qui l'avait en vain appelé à l'aide, remporte seul la victoire ; en 1807, il ne rejoint le gros de l'armée que quarante-huit heures après Eylau —» notant la succession accablante de ces ratages.

Et voilà qui est essentiel : cet homme reçoit en 1804 son bâton de maréchal. Pour quels faits d'armes, au juste ? L'Universalis le dit avec une franchise qu'on admire : Napoléon lui accorde ce titre non pas pour ses actions militaires, mais pour se l'attacher politiquement, lui le chef spirituel des jacobins, lui le général des néo-républicains. C'est un marchéchalat de convenance. Une prime d'assurance politique. Une décoration achetée à crédit.

Notons également, et ce n'est pas sans ironie, que Napoléon « n'a pu ni voulu lui donner aucun duché à titre militaire pour célébrer ses faits d'armes » — formulation lumineuse de l'Universalis : lui seul est prince à titre civil, prince de Ponte-Corvo, une principauté italienne choisie par défaut. Les grands maréchaux victorieux étaient ducs d'Auerstädt, d'Essling, de Rivoli. Bernadotte, lui, est prince d'un territoire qu'il n'a jamais conquis. Le symbolisme est cruel, mais il est juste.



IV. — L'HOMME DES INTRIGUES : DU 18 BRUMAIRE AU « COMLOT DES LIBELLES »

On vous a dit que Bernadotte était un républicain de conviction, resté fidèle aux idéaux de 1789 face à la dérive impériale de Bonaparte. Il y a, là encore, une demi-vérité qui masque quelque chose de bien plus trouble.

Au **18 Brumaire de l'An VIII — 9 novembre 1799** —, Bernadotte est ministre de la Guerre depuis le mois de juillet. Napoléon prépare son coup d'État contre le Directoire. Bernadotte est au courant. Ses amis jacobins lui demandent de résister, de lever sa sabre pour défendre le régime républicain. Que fait-il ? **Il ne fait rien.** Il s'abstient. Il ne défend pas le Directoire, mais il ne soutient pas non plus Bonaparte. Il attend. Il juge. Il observe — en calculant, fort probablement, dans lequel des deux camps il lui sera le plus profitable de s'inscrire au matin du lendemain.

Attendre à Brumaire, c'est déjà trahir une première fois l'idéal révolutionnaire que l'on prétend incarner. Car la République avait besoin de défenseurs, et Bernadotte n'était pas là.

Mais c'est l'épisode suivant qui est le plus révélateur. En **1802**, Bernadotte commande l'armée de l'Ouest, installé à Rennes, chargé d'y pacifier la Bretagne des chouans. Dans ses appartements de la rue Cisalpine, sa demeure est fréquentée par tous les opposants au Consulat : jacobins, tribuns mécontents, officiers désillusionnés. Son chef d'état-major, le général Édouard Simon, prépare dans l'ombre des textes virulents contre Bonaparte : c'est le célèbre « **complot des libelles** », ou « complot des pots de beurre »**, ainsi nommé parce que les brochures séditieuses étaient dissimulées dans des contenants de beurre pour échapper à la censure.

Le préfet de police Dubois identifie Bernadotte comme l'instigateur réel du complot. Simon, arrêté, revendique seul la responsabilité de l'affaire pour protéger son chef — avec tout le dévouement d'un sous-officier loyal à un maître qui n'aura pas la décence de se compromettre à son tour. Bernadotte, prudemment saisi d'un malaise fortuit, s'était déjà éclipsé vers les eaux de Plombières.

Fouché, lui-même complice de Bernadotte dans cette affaire, étouffe l'enquête et oriente les soupçons vers les royalistes. Bonaparte, qui n'est pas dupe, est cependant contraint de ménager son maréchal — par les liens familiaux toujours, par souci politique, et parce que condamner publiquement Bernadotte eût été reconnaître que les généraux de la République refusaient déjà son autorité. La révolution à bon compte : Bernadotte perd son commandement, mais échappe à la cour martiale.

On aime bien, dans les biographies flatteuses, présenter cet épisode comme une preuve de la fibre républicaine de Bernadotte, de son courage face à la tyrannie napoléonienne naissante. Ce serait beau s'il y avait eu le moindre courage. Mais un homme qui laisse son chef d'état-major en prison tandis qu'il se fait soigner à Plombières n'est pas un héros républicain. C'est un opportuniste qui ne prend de risques que lorsque l'issue semble garantie — ce qui est la définition même du courageux d'antichambre.



V. — LA GRANDE TRAHISON : 1812-1813, OU QUAND LA FRANCE FUT LIVRÉE

Nous voici au cœur du problème. En **1810**, Bernadotte, sans commandement sous l'Empire depuis Wagram, se débrouille pour se faire élire prince héréditaire de Suède par les États généraux d'Örebro, le 21 août. Les Suédois, affaiblis, recherchent un successeur vigoureux au vieux Charles XIII, sans enfant et sans héritier. Bernadotte, qui a ménagé habilement les prisonniers de guerre suédois en 1806-1807 — geste de galanterie, ou calcul, laissons le doute —, bénéficie d'une réputation honorable dans ce pays qu'il ne connaît pas.

Il extorque le consentement de Napoléon en lui jurant une fidélité absolue. Napoléon, méfiant — il l'est toujours avec Bernadotte — finit par accepter, espérant tenir là un allié au nord de l'Europe. Il ne pouvait commettre erreur plus lourde.

Dès **1812**, tandis que la Grande Armée se consomme en Russie, Bernadotte négocie secrètement avec le tsar Alexandre I^{er}. En **1813**, il entre officiellement dans la coalition contre la France. Il bat le maréchal Oudinot à Gross-Beren en août 1813, et le maréchal Ney à Dennewitz en septembre. Des Français, combattus et vaincus par un Français qui a juré fidélité à la France. La belle affaire !

Intervient-il à Leipzig, la Bataille des Nations d'octobre 1813, qui sonne le glas de l'Empire ? Oui — mais avec une hésitation remarquée par tous ses contemporains. Il répugne à envahir la France. Songe-t-il alors à la couronne de France elle-même ? Les sources sont éloquentes : **Madame de Staël** envisage publiquement une substitution de Bernadotte à Napoléon sur le trône de France. Le tsar Alexandre n'y est pas hostile. **Benjamin Constant** s'agite en coulisses pour cette candidature. La chimère française sera finalement abandonnée — mais le fait qu'elle ait été caressée révèle, une nouvelle fois, la nature profonde du personnage : un homme qui s'est vendu à la Russie et à l'Angleterre, et qui espère en retirer le maximum.

Ce que Napoléon dit de lui à Sainte-Hélène est d'une sévérité qui n'admet pas la réfutation :

« C'est lui qui a donné à nos ennemis la clé de notre politique, la tactique de nos armées ; c'est lui qui a montré les chemins du sol sacré. Vainement, dirait-il pour excuse, qu'en acceptant le trône de Suède, il n'a plus dû qu'être suédois. [...] Pour prendre femme, on ne renonce point à sa mère, encore moins est-on tenu [...] à lui déchirer les entrailles. » — **Napoléon Bonaparte, à Sainte-Hélène — cité par Jean-Baptiste Bernadotte, Napopédia**

Et ce n'est pas seulement l'Empereur blessé dans son orgueil de vaincu qui parle ainsi. Ses frères d'armes eux-mêmes ne sont pas avares de leur mépris :

« Tous les coups de canon qu'il fait tirer contre l'Empereur et les Français sont autant de titres qu'il acquiert au mépris de la postérité ; cet homme doit tout à l'Empereur... » — **Un maréchal de France, contemporain de Bernadotte — source Napopédia**

Et voici la plus belle ironie de toute cette histoire : Bernadotte, ce républicain ardent, ce fils de la Révolution, ce guerrier de l'égalité qui portait — selon la légende, car on ne l'a jamais prouvé formellement — un tatouage « Mort aux rois ! » sur la poitrine — cet homme-là a non seulement trahi sa patrie pour une couronne, mais il a ensuite passé vingt-six ans à gouverner en monarque ultra-conservateur une Suède où l'opposition libérale finissait par le mépriser. Destin qui provoque une ironie que seul Flaubert aurait su rendre dans toute sa verdeur.



VI. — LA NORVÈGE, OU L'ART D'ÉCRASER UN PEUPLE EN SE DISANT SON BIENFAITEUR

Parlons de la Norvège. Car c'est sur cet épisode que se construit en bonne partie la réputation de « libéral » de Bernadotte — et c'est précisément cet épisode qui mérite d'être regardé en face, sans les retouches flatteuses dont les historiens officiels l'ont embelli.

La situation est la suivante. En 1813, par ses victoires en Allemagne, Bernadotte force le Danemark à signer le **traité de Kiel du 14 janvier 1814**. Par ce traité, le roi danois Frédéric VI cède la Norvège à la Suède — territoire dont il dispose comme d'un bien personnel, sans avoir demandé son avis aux Norvégiens. Car les Norvégiens, eux, ne sont pas consultés. Ils ne le seront jamais.

Et que font-ils, ces Norvégiens qu'on traite en objets de transaction diplomatique ? Ils se révoltent. Le **17 mai 1814**, à Eidsvoll, leurs représentants proclament l'indépendance du royaume de Norvège, élisent le prince Christian-Frédéric comme roi, et adoptent une Constitution — laquelle est, ironie supplémentaire, l'une des plus libérales et des plus avancées d'Europe à cette date. Ce texte, inspiré de la Déclaration des droits de l'homme et des constitutions américaine et française, est toujours en vigueur aujourd'hui, leg reconnu de la Révolution française dans le grand nord européen.

Que fait Bernadotte ? Il envahit la Norvège. Sans hésitation. Sans état d'âme. Le « libéral », l'ami du peuple, le rejeton de la Révolution française, marche sur un pays qui vient de proclamer son indépendance et de se doter d'une constitution démocratique. L'historien Knut Mykland, dans ses travaux sur la Norvège de 1814, est formel : la guerre était courte mais bien réelle. Christian-Frédéric abdique sous la contrainte militaire le 4 novembre 1814. Les Norvégiens se résignent à une union qu'ils n'ont pas voulue — comme le note très clairement la recherche publiée aux **Presses universitaires du Midi** : « les Norvégiens se résignaient à une union qu'ils n'avaient pas désirée ».

La Revue d'Histoire Nordique, dans un numéro de 2011, est encore plus directe : « les historiens norvégiens sont souvent très indulgents avec Jean-Baptiste Bernadotte ; ils insistent davantage sur le caractère libéral de son règne que sur la conquête militaire du pays. En réalité, sa politique vis-à-vis de la Norvège est beaucoup moins favorable qu'il n'est dit généralement.

» Ce mea culpa de l'historiographie scandinave mérite d'être noté et salué — il est plus rare qu'on ne croit.

On accordera, pour être juste, que Bernadotte a ensuite reconnu la Constitution d'Eidsvoll avec des modifications, et accordé à la Norvège un régime de semi-autonomie au sein de l'union — que les Norvégiens dénonceront et aboliront eux-mêmes en **1905**. Mais ce geste de reconnaissance constitutionnelle ne doit pas faire oublier la réalité première : c'est par la force des armes que Bernadotte s'est imposé à un peuple qui n'en voulait pas.

Appeler cela « un acte fondateur de la Norvège libre », comme certains apologistes ont eu l'audace de le faire, c'est la plus parfaite illustration de la manipulation historique. Vous avez écrasé l'indépendance d'un peuple, et vous en êtes le père fondateur. C'est élégant. C'est même, à sa manière tordue, presque admirable de culot.



VII. — CHARLES XIV JEAN : LA TYRANNIE DOUCE D'UN JACOBIN REPENTI

Il arrive en Suède en ne parlant pas un mot de suédois — et il n'en apprendra jamais la langue. La chose est documentée avec une sécheresse brutale : son fils Oscar lui servait d'interprète dans les réunions officielles. Un roi de Suède qui gouverne en français un pays dont il ne parle pas la langue — voilà qui dit quelque chose de la relation que cet homme entretient avec le peuple dont il prétend être le père.

Il se convertit au luthéranisme. Fort bien — c'est la condition imposée. Mais que vaut une conversion commandée par les circonstances ? Un catholique béarnais, formé par les frères des écoles chrétiennes, qui abjure pour une couronne : si vous n'appellez pas cela vendre son âme, vous êtes plus indulgent que moi. Je précise ici, pour être honnête, que certains historiens le présentent comme sincère dans son adhésion nouvelle — ce que je ne vérifierai pas. Ce que je vérifie en revanche, c'est que sa foi, si elle existait, ne le gêna pas dans l'exercice d'un pouvoir de plus en plus autoritaire.

Car c'est là le grand paradoxe de ce règne : Bernadotte, l'homme qui s'était posé en champion des libéraux, en adversaire de l'autocratie impériale, gouverne la Suède avec une tendance obstruement conservatrice qui déçoit profondément ses sujets les plus éclairés. La revue scientifique Framespa (publiée par le CNRS, 2019) note que les principaux griefs de

l'opposition libérale suédoise à la fin de son règne portaient précisément sur son conservatisme exacerbé, sur son entêtement face aux réformes parlementaires, et sur son refus de toute évolution constitutionnelle sérieuse.

Son fils Oscar, dit l'Avenir par ceux qui espèrent un changement, personnifie tout ce que le père refuse d'être. Inutile de chercher meilleur épilogue pour ce règne : quand un héritier est baptisé « L'Avenir » de son vivant, c'est que son père est devenu le passé.

On lui doit, c'est vrai, une politique économique assez active — le canal Göta, le développement industriel, l'équilibre budgétaire. Les statistiques commerciales du site Wikisource, reprises de sources contemporaines, montrent une croissance réelle du commerce suédois sous son règne. Nous ne nierons pas ces réussites. Mais un roi qui modernise l'économie tout en bloquant la vie politique ne fait pas autre chose que ce que tous les autocrates éclairés ont toujours fait : il achète la paix sociale avec de la prospérité matérielle. C'est le vieux compromis de l'autorité : donnez aux gens du pain et des routes, et laissez la liberté pour plus tard.

La liberté viendra effectivement plus tard. Après sa mort, en 1844.



VIII. — LA FABRIQUE DU MYTHE : QUI A DRESSÉ CE PORTRAIT EN PIED, ET POURQUOI ?

Il nous reste à identifier les artisans du mythe Bernadotte. Car un mensonge historique d'une telle envergure ne se fabrique pas seul : il réclame des ouvriers zélés, des institutions complaisantes, et des intérêts bien compris.

Le premier chantier est **dynastique**. La maison Bernadotte règne encore aujourd'hui en Suède. Le roi Charles XVI Gustave, qui lui succède en ligne directe, a tout intérêt à ce que son ancêtre fondateur soit présenté sous le meilleur jour possible. Les Célébrations du bicentenaire de 2010 et de 2018 ont été marquées, en Suède comme en France, par une profusion de biographies laudatives, de colloques universitaires complaisant, d'émissions culturelles édifiantes. C'est le marché habituel de l'histoire dynastique : on paye des historiens pour qu'ils écrivent ce qu'on veut qu'ils écrivent — ou, plus subtilement, on subventionne les institutions qui les forment, et le reste suit naturellement.

Le deuxième chantier est **localiste**. À Pau, ville natale de Bernadotte, le culte est intact. Il y a une rue Bernadotte, un café Bernadotte, un musée Bernadotte, une plaque commémorative Bernadotte. La fierté locale est compréhensible — c'est la seule ville de France à avoir fourni un roi à l'Europe du Nord, ce qui est effectivement remarquable. Mais la fierté locale est une mauvaise conseillère en matière d'histoire : elle pousse à embellir, à omettre, à présenter ce qui est ambigu sous un angle favorable.

Le troisième chantier est **républicain-libéral**. Dès le milieu du XIXe siècle, les héritiers de la tradition libérale française — ceux qui voient en l'Empire napoléonien un épisode de tyrannie militaire — ont naturellement tendance à valoriser tout ce qui s'est opposé à Napoléon, y compris et surtout Bernadotte. Si Napoléon est le tyran, ceux qui l'ont combattu sont nécessairement les libérateurs. Le raisonnement est simple, il est confortable, et il est faux.

Madame de Staël et **Benjamin Constant**, qui avaient envisagé Bernadotte comme successeur de Napoléon sur le trône de France, ont laissé des écrits qui ont nourri longtemps cette vision flatteuse. Que Bernadotte fût le candidat des libéraux n'en faisait pas un libéral : c'en faisait un homme qui savait se rendre utile aux idéalistes pour servir ses propres fins. La nuance importe.

Le quatrième chantier est **académique**. Les biographies érudites qui ont paru depuis le XIXe siècle — notamment les trois volumes de Sir Dunbar Plunket Barton, historien britannique du tournant du XXe siècle — ont été globalement bénignes. Les historiens français, souvent trop attachés à préserver les bonnes relations diplomatiques franco-suédoises, ont rarement osé le contre-portrait radical. Quelques exceptions éclatantes existent — l'Universalis, Jean Tulard, les auteurs de la Revue d'Histoire Nordique — mais elles demeurent dans les marges de la vulgarisation historique dominante.

Enfin, il y a ce que l'on pourrait appeler le **complexe du révolutionnaire recyclé**. La France du XIXe siècle, déchirée entre républicains, orléanistes, légitimistes et bonapartistes, a eu tendance à valoriser les figures d'hommes de la Révolution qui avaient réussi dans l'ordre nouveau. Bernadotte incarnait un certain idéal : le self-made-man républicain, parti de rien, arrivé au sommet. Qu'il y soit arrivé par l'intrigue, la trahison et la force des armes plutôt que par le mérite pur était une nuance dont on préférerait ne pas trop s'encombrer.



IX. — CONCLUSION : CE QUE BERNADOTTE NOUS APPREND DE NOUS-MÊMES

Permettez-moi de conclure par où j'aurais pu commencer, si le discours historique était toujours une affaire de franchise : Bernadotte n'était pas un monstre. Il était un homme.

Il était un homme ambitieux, habile, doué d'un réel charme personnel, capable d'une générosité à l'égard de ses soldats, capable aussi d'une générosité véritable à l'égard de ses adversaires vaincus — ses fameux prisonniers suédois de 1806, traités avec égards, lui valent une partie de sa réputation scandinave. Il n'était pas sans qualités. Mais il ne possédait pas celles qu'on lui a prêtées.

Il était **militairement médiocre** à l'échelle des généraux de son temps. Comparez-le à Davout, à Lannes, à Massena : il n'est pas de cette trempe, et chacun le savait. Son marchéchalat est une récompense politique, non militaire.

Il était **politiquement ambigu** d'une manière qui dépasse la simple inconstance : il a servi le Directoire, trahi le Directoire, servi Napoléon, comploté contre lui, juré de lui rester fidèle, puis fait tirer le canon contre ses anciens frères d'armes. Ce chemin n'est pas celui d'un homme de conviction : c'est celui d'un homme de — permettez le mot — de survie.

Il était **opportuniste** dans un siècle où l'opportunisme était une vertu à la mode. Mais l'opportunisme ne devrait pas être une vertu. Surtout quand il se couvre du manteau de l'idéal.

Et c'est précisément ici que gîte le danger de la mythification. Quand on présente un opportuniste comme un idéaliste, on fabrique un modèle qui légitime l'opportunisme. Quand on présente un traître comme un homme de conviction, on autorise toutes les trahisons futures, pourvu qu'elles soient bien habillées. Quand on présente une conquête militaire comme un acte de libération, on ouvre la porte à toutes les impostures impériales futures.

L'histoire n'est pas une collection de héros. Elle est une suite de décisions humaines, bonnes et mauvaises, prises par des êtres faillibles dans des circonstances complexes. La retenir honnêtement exige qu'on en garde aussi les zones d'ombre, les fautes et les manquements — non pour condamner les morts, qui n'en ont cure, mais pour instruire les vivants, qui en ont besoin.

Jean-Baptiste Bernadotte a pris le meilleur de ce que la France lui avait donné — l'égalité des chances révolutionnaire, l'éducation militaire de la République, le réseau de relations de

l'Empire — pour s'en servir contre elle. Il a transformé sa nationalité en monnaie d'échange. Il a vendu la France à ses ennemis, pour le prix d'une couronne. Et il a gouverné la Suède en monarque autoritaire au nom d'idéaux libéraux qu'il ne croyait plus depuis longtemps, si tant est qu'il les eût jamais vraiment crus.

On est en droit de lui pardonner — la grandeur d'âme est une obligation chrétienne, et je ne m'y déroberai pas. Mais on n'est pas obligé de le célébrer.

La différence entre pardonner et célébrer est toute l'histoire de la lucidité historique.



Rambarde Knight

— Discours, version intégrale —



SOURCES ET RÉFÉRENCES

Les affirmations présentées dans ce discours s'appuient sur les sources historiques suivantes :

Sources primaires :

- Napoléon Bonaparte, Mémorial de Sainte-Hélène, rapporté par Emmanuel de Las Cases, publié en 1823 — contient les jugements de Napoléon sur Bernadotte depuis son exil.
- Général Henri-Gatien Bertrand, Cahiers de Sainte-Hélène, Tome II, p. 176 — transcription des propos de Napoléon sur Bernadotte et Auerstaedt.
- É. Guillon, Les complots militaires sous le Consulat et l'Empire, documents inédits des archives, Gallica (BnF) — sur la conspiration de 1802.
- Traité de Kiel, 14 janvier 1814 — texte original reproduit par la Digiiothèque MJP, Université de Perpignan.
- Constitution d'Eidsvoll, 17 mai 1814 — Digiiothèque MJP.

Sources secondaires érudites :

- Jean Tulard, La trahison des maréchaux, Revue de la Société Française d'Histoire Militaire, n° 48, 2014.
- Encyclopædia Universalis, article « BERNADOTTE CHARLES XIV » — source encyclopédique de référence, citée pour son jugement sans complaisance.
- Napoleon.org, Fondation Napoléon, Biographie de Bernadotte Jean-Baptiste-Jules, révision 2025.
- Kåre Tønnesson, La Norvège libre et sa constitution de 1814 : fruit de la Révolution et des ambitions de Bernadotte, Presses universitaires du Midi, OpenEdition Books, 2020.
- Revue d'Histoire Nordique, « Bernadotte et l'indépendance confisquée de la Norvège en 1814 », Cairn, 2011.
- Thierry Nicas, Le parcours extraordinaire de Jean-Baptiste Bernadotte, Revue d'Histoire Nordique, Cairn, 2015.
- Élisabeth Klum Holmber, Un prince français en Suède. Les stratégies de légitimation dans l'édification de la dynastie Bernadotte (1810-1844), Framespa / CNRS, OpenEdition, 2019.
- Napoleon-histoire.com, « 14 octobre 1806 — La bataille d'Auerstaedt — L'affaire Bernadotte », déc. 2017.
- Wikisource français, « La Suède sous Bernadotte », texte d'époque transcrit.
- Wikisource français, « Conspirateurs et Gens de police — Le Complot des libelles (1802) », Gallica BnF.
- Sir Dunbar Plunket Barton, trilogie biographique sur Bernadotte (début XXe siècle) — mentionné à titre de référence historiographique.